

JOURNAL DE MONACO

Administration et Rédaction,
Rue de Lorraine, 13,
à Monaco (Principauté).

POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE.

Tous les ouvrages français et étrangers
dont il est envoyé 2 exemplaires sont
annoncés dans le journal.

PARAISANT LE DIMANCHE

INSERTIONS :

Annonces 25 Cent. la ligne
Réclames 50 id.

Traite de gré à gré pour les autres insertions.

On s'abonne, pour la France, à Paris, à l'Agence Havas, rue J.-J. Rousseau, 3, et chez M. St-Hilaire, éditeur de musique du Conserv. Imp. et directeur du Comptoir général des compositeurs, rue du f. Poissonnière, 10. A Nice, LIBRAIRIE VISCONTI, rue du Cours. à l'AGENCE-DALGOUTTE, rue Paradis, au coin du Jardin Public.

Les abonnements comptent du 1^{er} et du 15 de chaque mois et se paient d'avance

Les lettres et envois non affranchis seront refusés. — Les manuscrits non insérés ne seront pas rendus.

ABONNEMENTS :

Un An 12 Francs.
Six Mois 6 id.
Trois Mois 3 id.

POUR L'ÉTRANGER les frais de poste en sus.

Monaco, le 22 Janvier 1865.

ACTES OFFICIELS.

Le Prince, par Ordonnance du 28 décembre dernier, a conféré la Croix de Commandeur de l'Ordre de St-Charles à M. le Baron Jules de Lesseps, Agent de Son Altesse le Bey de Tunis à Paris.

Une autre Ordonnance Souveraine, en date du 4 janvier, confère la Croix de Commandeur de l'Ordre de St-Charles à M. Cubisol, Consul Général de Monaco à Tunis.

Le 11 janvier, M. le Chevalier d'Augero, Consul Général de Monaco à Rome, a eu l'honneur d'être reçu en audience particulière par le Souverain Pontife et de remettre à Sa Sainteté une lettre de S. A. S. le Prince Charles III.

Sur le plateau des Spélugues, charmant promontoire qui semble former avec l'extrémité orientale de la presqu'île, où est assise la ville de Monaco, un vaste fer à cheval, se dresse d'une façon pittoresque, aux regards des nombreux voyageurs, qui viennent se réchauffer à notre soleil, le Casino qui embrasse de tous côtés une vue grandiose, celle de la mer, ou les gracieux paysages que forment les magnifiques jardins qui descendent des Moulins jusqu'au rivage. De ce côté, les oliviers séculaires, les orangers, les ruisseaux qui tombent en fraîches et étincelantes cascades de la montagne, les châlets et les villas confortables, juchés comme des nids dans la verdure, les fleurs et les fruits d'or qui rient éternellement sous les baisers du soleil, forment le plus gracieux tableau, le décor le plus enchanteur que l'œil puisse rêver. Si, poursuivant votre route, vous dépassez les Moulins, vous arrachant au doux bruit des ruisseaux qui tombent de çà et de là en colonnes de cristal, caressant les saxyphrages aux rouges fleurs, réfléchissant dans leurs gouttelettes le spectre solaire ; si vous ne vous enivrez pas du spectacle de cette nature si agreste et si opulente, si vous mar-

chez encore quelques pas, voici ce qui fixera votre admiration.

Tous ces gracieux détails d'une riche végétation que vous avez passés en revue, se groupent, se condensent, remontent et semblent entourer les grands établissements du plateau des Spélugues ; ceux-ci ne semblent plus guère séparés de la ville de Monaco que par des jardins : le Port ne s'aperçoit plus ; la ville apparaît couchée dans un océan de verdure qui monte insensiblement jusqu'au Palais du Souverain. C'est un coup-d'œil magique qui nous semble annoncer l'avenir. Ce que la perspective nous fait voir existera bientôt en effet. Il n'y aura plus dans peu de temps de solution de continuité dans les constructions des Spélugues à Monaco.

Le Casino sera sans doute un centre d'attraction puissant. Les fêtes que son administration multiplie, l'éclat qu'elle donne à l'ornementation intérieure de ce vaste établissement, sont avec notre belle nature un attrait bien irrésistible.

La nouvelle salle de jeux du Casino inaugurée le 1^{er} janvier de cette année, a vu, chose rare, sa décoration goûtée de tout le monde. Des arabesques en grisaille qui se répètent sur les murs, entourant des glaces magnifiques, amortissent l'éclat de l'or qui a été répandu à profusion sur les cannelures des blanches colonnes aux chapiteaux corinthiens, sur les linteaux des portes, autour de charmantes peintures allégoriques, mais sans choquer les yeux. Tout cela a bon air, est élégant sans affectation, riche sans faste, brillant sans faux goût. L'examen des détails est agréable à faire.

La Salle est grande ; elle a sept travées. Sa longueur demandait de la régularité dans la décoration. Les travées sont formées par les poutres saillantes couvertes d'arabesques : quatre d'entr'elles contiennent des peintures délicates représentant des allégories. Ainsi, dans la travée du milieu est représentée l'étoile polaire. Dans les autres, Flore et des attributs de jeu. Au-dessus des portes, des peintures très-gracieuses représentent des enfants jouant avec des Dauphins.

Tout autour de la salle, règne un long cordon de médaillons représentant des bustes d'hommes historiques, sans doute. Ce sont probablement des têtes que l'artiste décorateur a prises partout, chez nos grands maîtres, car elles sont belles.

Une idée assez ingénieuse a fait placer dans cette salle si blanche et si dorée une magnifique cheminée en marbre vert qui, avec les grisailles, amortit encore la brillante ornementation.

Du reste, l'architecte dont on a suivi les plans

pour l'édification de cette œuvre si jolie et si bien appropriée, est le même qui a bâti le Palais de l'Industrie à Paris.

Avant de terminer cet article et, pour ne pas sortir du Cercle, je voudrais dire un mot du Concert que nous devons entendre demain.

L'ouverture de *Ruy-Blas* de Mendelssohn que doit exécuter l'orchestre du Casino est une œuvre très-remarquable. — Le grand maître a interprété avec son génie, le dernier acte du chef-d'œuvre de Victor Hugo, et, surtout la scène de l'empoisonnement.

Nous pensons que cette fois, par ce beau temps, tous les dilettanti de Monaco et des environs, pourront se donner le plaisir d'entendre M. Alard, le grand violoniste, M^{lle} Peschel, la pianiste renommée et M. Oudshoorn le remarquable violoncelliste.

Voici en quels termes le *Journal de Nice* d'hier annonce cette soirée musicale.

L'éclatant succès qu'a obtenu M. D. Alard dans son premier concert à Monaco, a décidé l'illustre virtuose à s'y faire entendre encore une fois avant de retourner à Paris. Un second concert nous est annoncé pour lundi, 23.

Si quelque chose doit nous consoler de ne pouvoir applaudir à Nice le représentant de la grande école des violonistes, c'est la facilité de pouvoir aller renouveler à Monaco les ovations dont M. Alard a été l'objet dans le concert du 12. Monaco, d'ailleurs, a des éléments musicaux trop enviables pour que nous ne soyons pas heureux d'en voir le grand artiste entouré.

Sous la remarquable direction de son chef, M. Eusèbe Lucas, l'orchestre y exécute les plus grandes pages symphoniques avec un feu, une précision et un coloris qu'on n'est habitué à rencontrer que dans les orchestres de premier ordre ; et de plus il excelle dans l'art si difficile d'accompagner.

Avec M. D. Alard, se feront entendre, cette fois, M^{lle} A. Peschel, la charmante pianiste que Nice applaudit chaque hiver et M. Oudshoorn, violoncelliste solo de l'orchestre, dont le beau talent contribue à la réputation des soirées musicales de Monaco.

AUGUSTE MARCADE.

A l'occasion de la fête de Ste-Dévote, l'administration du Casino, voulant s'associer largement à la vénération séculaire que la population porte à la patronne de Monaco, donnera une grande fête de nuit. Les avenues et les jardins du Casino seront illuminés avec le luxe qui se déploie toujours dans de semblables occasions sur le plateau des Spélugues.

CHRONIQUE PARISIENNE.

Paris, 19 Janvier 1865.

Si le froid s'adoucit, l'hiver n'est pourtant point passé, comme on a l'air de le croire parmi les promeneurs du boulevard de Gand. Au reste, c'est tant mieux pour le monde fashionable, et, par ricochet, pour le commerce de Paris. Les fêtes vont commencer. Au faubourg Saint-Germain et au faubourg Saint-Honoré, les salons les plus renommés pour leur élégance rouvrent leurs portes, ainsi que cela se présente, chaque année, à la veille du Carnaval. Ainsi le bal de la vicomtesse Reille a eu lieu dimanche dernier. Il y a eu dîner à l'ambassade d'Autriche, et second concert chez M^{me} Béhic. On y a surtout entendu les chanteurs du Théâtre-Italien. — Il est question de quatre bals au sénat. — Un moment, on avait redouté que ces soirées n'eussent pas lieu, parce que la présidente Troplong avait fait une chute en montant en voiture, mais l'accident, par bonheur, n'a pas eu de gravité. — On annonce en même temps des mariages dans le beau monde. Ainsi la fille de M. de Gondrecour, général romancier, épouse le marquis Séguin de Resnier, sous-lieutenant d'infanterie; M^{lle} Koenigswarter se marie avec un cousin du même nom, riche banquier, « seigneur de nombreux écus d'or, » comme on le disait de Zamet, au temps d'Henri IV. Enfin M^{lle} Marie Vernon, la nouvelle étoile de l'Opéra qui a succédé à la pauvre Emma Livry épouse M. Adolphe Gaiffe. — Paris aime toujours à voir se rouvrir la saison des mariages et des fêtes. — M^{me} Émile de Girardin, première du nom, a fait une très-jolie pièce de vers pour dire que quand les riches font accorder les violons, ce sont, au bout du compte, les pauvres qui dansent le plus.

Il y a une levée de boucliers qui n'est pas un bien grand événement, mais qu'il est bon de montrer au doigt, afin qu'elle ne reste pas inaperçue au moins. — Le prophète Jean Reynaud, qui voulait absolument aller demeurer dans l'étoile Sirius, habitation, pensait-il, plus convenable que la terre, pour une âme de bonne essence, a semé une petite graine qui a levé; et voici la pousse qui commence. Les disciples lancent leurs premiers soupirs vers l'idéal. — Il s'agit toujours d'aller s'installer dans le soleil ou quelque autre belle étoile, occupant un rang important dans la hiérarchie des astres, une étoile noble, riche, grande et bien tenue. Car la terre est tout à fait laide, petite, commune, mesquine et malpropre. Le prophète en avait d'ailleurs fait justice dans son hypermerveilleux livre de *Terre et Ciel*, où étincelait une amère diatribe contre la pluie. Les âmes les plus hautes, contraintes à se servir de parapluie et à sécher le bas de leurs pantalons! Le prophète indigné avait déclaré que cela ne pouvait durer longtemps. Les grandes âmes vont donc déménager. Ces Messieurs inspectent le ciel et font leur choix. Il ne saurait être question de la lune, méprisable boulette, satellite infime de la terre, astre fort bas placé dans la haute société stellaire. Les uns ont dès lors choisi le Soleil, les autres Jupiter, et ceux-là Saturne, dont l'anneau excite une forte convoitise. On a consulté quelques tables vagabondes (les déménageurs étant alliés d'assez près aux spirites), et ces tables ont fourni les renseignements astronomiques, chimiques et physiologiques les plus rassurants, les plus alléchants. Les tables se sont emportées là-haut pour leur peine.

Une Compagnie de messageries transaérales, pour la transmigration des âmes, va se fonder, dit-

on, et desservira la ligne de Sirius à des prix réduits. Partout on fait ses paquets. Et si l'on doute que ces paquets soient très-sérieux, ces messieurs vous répondront que Cyrano de Bergerac, Jérôme Cardan, le père Kircher et autres bons cerveaux à quarante félures sont leurs ancêtres spirituels et leur ont transfusé ces désirs, métempsychosement parlant. Du reste, ils ont inventé un très-joli paravent derrière lequel ils se mettent avec beaucoup d'adresse: toute foi est respectable, disent-ils, pourvu qu'elle soit sincère. Toujours est-il que les pessimistes ne vont plus pouvoir faire de ces beaux articles intitulés: *Où allons-nous, grand Dieu? Ou nous allons?* dans l'étoile *id-iota* de l'oreille gauche de l'Ane, ou dans l'étoile *bêta* de la Queue du Singe, de par Dieu!

Le bulletin mortuaire est long, cette semaine. M. Vicaire, directeur général des Douanes est mort le 16 janvier, à l'âge de 62 ans.

Le colonel Charras a terminé sa vie, mercredi dernier, à Bâle. Il était né en 1808 et avait par conséquent 57 ans.

Aujourd'hui, jeudi 19 janvier, à 2 heures du matin, P. J. Proudhon est mort à Paris, Grand rue de Passy, 10, après une cruelle maladie. La presse se tait sur cet *homme fameux*. M. Nefftzer a écrit ces simples mots: « Il a passé comme un météore. — Il ne laisse point de disciples. »

On donne aussi de très graves nouvelles sur la santé de M. Dupin, qui a 81 ans, et qui aura de la peine, dit-on, à résister à une première atteinte de la maladie.

Dans un nouveau livre de M. Oscar Comettant intitulé *le Danemark tel qu'il est*, nous trouvons l'anecdote suivante:

La Société philharmonique de Copenhague donnait au mois d'avril dernier une soirée musicale.

Les organisateurs du concert m'avaient fait l'amabilité de me réserver une place dans la loge de l'administration. Pendant un intermède je voulus sortir. Au lieu de tourner à gauche, je pris à droite, et je me trouvai mêlé à cinq ou six dames dont les manières éminemment aristocratiques, la tournure élégante et la physionomie pleine de noblesse et de douceur accusaient le meilleur monde.

Avec ces dames, je vis un cavalier d'une rare distinction.

Naturellement j'ôtai mon chapeau, et ces dames et le cavalier s'inclinèrent légèrement pour me rendre mon salut.

Puis, me croyant dans un lieu public, et croyant avoir assez fait pour me conformer aux lois de la politesse, je remis mon chapeau sur ma tête.

A ce moment, je crus remarquer quelque étonnement dans la physionomie de ces dames, et un sourire bienveillant effleura les lèvres du cavalier.

Je voulus sortir par le côté opposé où j'étais entré, et, à ma grande surprise, la porte était fermée.

Étant revenu sur mes pas, je saluai de nouveau ces dames et le cavalier, qui s'inclinèrent une dernière fois, et je rentrai dans ma loge.

La rare distinction de ces dames, le grand air du cavalier, qui ne devait pas être un homme ordinaire, préoccupèrent mon esprit.

En outre, tous ces visages ne m'étaient pas inconnus. Il me semblait que j'avais vu quelque part leur photographie à tous.

— Pourriez-vous, demandai-je à quelqu'un, me dire quelles sont les personnes qui occupent la loge d'à-côté? les femmes sont charmantes, et le gentleman qui les accompagne a quelque chose d'intelligent et de sympathique qui attire l'œil et captive l'esprit.

— Monsieur, me répondit-on, ce gentleman est le roi de Danemark Christian IX, et ces dames font partie de la famille royale.

Au moment même où ces explications m'étaient données, à ma grande confusion, j'entendis distinctement, quoiqu'il parlât à voix basse, le roi demander à un chambellan, en me désignant d'un geste discret:

— Quel est ce monsieur?

— Sire, lui répondit le chambellan, il se nomme Oscar Comettant, et a été envoyé par le journal français le *Siecle* pour suivre les opérations militaires et en rendre compte.

— C'est très-bien, fit Christian IX en jetant les yeux sur l'orchestre, dont les premiers accords se firent entendre aussitôt.

Sans être un plat courtisan, je sais et je comprends les égards qu'on doit aux hommes qui, par leurs talents ou leur naissance, sont placés en dehors du vulgaire. Le rouge me monta au front en pensant que j'avais gardé mon chapeau sur ma tête en face du chef de l'Etat et devant de gracieuses princesses.

J'eus un instant l'intention de retourner dans le salon de la loge royale, que j'avais pris pour un couloir public, et de présenter mes très-humbles excuses au roi et à sa famille.

Peut-être aurais-je dû le faire.

Je ne le fis pas pourtant après avoir pris conseil de moi-même, et cela par deux raisons:

1^o Dans la crainte d'occuper une seconde fois la famille royale de ma personne dans un endroit qui n'était pas une salle d'audience;

2^o De peur qu'on ne me soupçonnât d'avoir irrévérencieusement profité d'une déplorable méprise pour me présenter à Sa Majesté, dont tant de gens sollicitaient les faveurs.

Je n'ai vu que cette seule fois, pendant tout le cours de mon séjour en Danemark, le roi Christian IX, et vous voyez que je n'ai pas sujet de m'en vanter.

OSCAR COMETTANT.

Un terrible désastre est rapporté par le steamer *Arago*, arrivé de Port-Royal à New-York. Il a ramené le capitaine Marshmann et soixante-deux officiers, marins et passagers du steamer *North-America*, coulé en pleine mer; c'est tout ce qui a été sauvé de deux-cent-cinquante-neuf personnes qui se trouvaient à bord du navire naufragé.

Le *North-America*, de Philadelphie, parti de la Nouvelle-Orléans pour New-York, le 16 décembre, a eu beau temps jusqu'au 20 à midi. Le vent s'éleva, et, à quatre heures, par une violente bourrasque du S.-S.-O., la mer grossissait à vue d'œil, et le navire fatiguait considérablement.

Même temps le 21. Le 22, la matinée ayant été plus calme, la tempête redoubla vers midi, et le mécanicien déclara une forte voie d'eau. Depuis ce moment, malgré tous les efforts possibles, l'eau n'a cessé de gagner. A deux heures, on signala un navire en vue; c'était la barque *Mary E. Libby*, capitaine Libby, allant de Cardenas (Cuba) à Portland. Le capitaine Libby offrit de prendre tout le monde à son bord.

A deux heures et demie, l'eau avait éteint les feux. On se prépara au transbordement, et on mit les embarcations à la mer. Il y avait en ce moment quatre pieds d'eau dans la cale.

La première embarcation partit à trois heures et demie, commandée par le chef mécanicien, et portant toutes les dames passagères; six charges d'embarcation atteignirent la barque. La septième partit à la nuit; elle contenait l'agent comptable, M. C. Pettit, et huit hommes; elle s'est sans doute perdue, car on n'en a pas eu de nouvelles à bord du navire. L'obscurité était complète, le vent violent, et la mer si grosse que les embarcations ne purent être renvoyées au steamer.

Sept heures du soir. — Le navire coule rapidement; il y a douze pieds d'eau dans la cale. On prépare la dernière embarcation qui reste. A sept heures et demie,

tout espoir de voir revenir aucune embarcation à bord du steamer étant abandonné, le capitaine s'embarque emmenant avec lui le premier et le second officier avec huit hommes.

A neuf heures du soir, cette petite troupe arrive à bord de la barque; on met à la voile, le cap sur le steamer, dont on aperçoit les fanaux à une distance d'environ six milles.

A une heure du matin, les lumières disparaissent soudainement. C'est le steamer qui s'engloutit. Au point du jour, il n'y a rien en vue que le ciel et l'eau. Le navire croise en tous sens. Rien n'apparaît; toute la matinée se passe en recherches inutiles. A midi, tout espoir est abandonné, et le *Liby* reprend le cours de son voyage.

En somme, voici le bilan de cette catastrophe :

Passagers et marins sauvés.	62
Perdus	197
<hr/>	
Total à bord . .	259

VARIÉTÉS.

LE PATIN ET LES PATINEURS.

L'inventeur du patin est inconnu. Elle est évanouie, la gloire de celui qui, le premier, chaussa le *cothurne d'eau*, et, pour voler sur la glace, se riva d'*s ailes aux pieds*, comme disent les poètes du Nord en parlant du patin! C'est que le patin a existé de tout temps; de tout temps, l'hiver a alterné avec l'été, le froid a chassé les chaleurs solaires, les eaux mobiles se sont glacées, et, pour marcher sur la glace, il a fallu s'aider du patin.

L'invention du patin a donc répondu d'abord à un besoin, à une nécessité. Dans le Nord où la glace est permanente, dans les contrées boréales où le sol est sans cesse encombré de neiges, il a bien fallu que, pour l'industrie, pour la nourriture, les vêtements, les relations de trafic, d'amitié ou d'agrément, on composât avec l'ennemi.

Le patinage a d'abord été commercial.

Les laitiers frisons, pour colporter leur beurre et leur crème chez les pratiques disséminées au loin dans tout l'horizon, partent chaque matin de leur ferme, équilibrent leur marchandise devant et derrière sur leurs épaules, et vont ainsi d'un client à l'autre, de la ferme à la ville, de l'étable au marché, toujours courant au train de poste.

Les courtiers et les marchands des pays livrés à des neiges constantes et à des glaces éternelles recourent aussi au patin; et le patin, en les contraignant à un exercice salubre, leur sert à la fois de cheval de course et de calorifère.

Dans toutes les contrées du Nord, le patin est d'un usage général, inévitable. Les glaces succèdent aux glaces, on y patine sans cesse, l'exercice engendre l'habileté et le patin y est devenu un plaisir, un art. Il faut voir avec quelle habileté les indigènes du Kamtchatka dirigent, à travers mille dangers, leurs traîneaux rapides; il faut les voir, surtout, plantés sur leurs longues et étroites sandales de bois, bravant les neiges aveuglantes, et, comme une balle, s'élançant à travers les tourbillons où, sans leur vélocé patin, ils eussent été enveloppés et auraient péri.

En Laponie, en Suède, en Norwège, ce que l'on obtient du patin tient du miracle. Dans ces contrées, le patin est surtout destiné à se diriger à travers les neiges, et se nomme *skie*.

En Norwège, pendant les trois quarts de l'année, le sol est caché sous une couche de neige, épaisse souvent de plus de dix pieds. Alors toutes les voies de communication, excepté les chemins battus, seraient fermées si les habitants de ces contrées ne se servaient de patins. Aussi l'art de patiner qui, dans des contrées moins froides, n'est qu'un amusement ou, tout au plus, un exercice gymnastique, est-il de nécessité impérieuse dans la vie de tout Norwégien. Ordinairement, c'est un jour de dégel que la neige tombe et s'entasse sur la terre, et le premier froid qui survient en tapisse toute la surface d'une écorce de glace trop faible pour soutenir un cheval, mais qu'un homme armé de patins peut sillonner sans crainte, dans tous les sens avec une rapidité étonnante. C'est de cette manière que le Norwégien fait la chasse, qu'il va dans la forêt pour ramasser du bois et qu'il se rend aux villes éloignées pour y chercher les provisions qui lui manquent dans son hameau isolé.

Le gouvernement a même jugé nécessaire de faire adopter l'usage du patin à un régiment particulier de son armée qui, pour ce motif, porte le nom de régiment de patineurs.

Les soldats, pourvus de patins extrêmement longs, gravissent les montagnes les plus élevées, en descendant avec facilité, traversent les lacs et les rivières, s'arrêtent en un clin d'œil au milieu de la course la plus rapide, font l'exercice avec l'arme blanche et avec l'arme à feu, soit en courant, soit en restant en place, et exécutent mille évolutions difficiles avec une agilité qui étonne l'œil du spectateur.

Ce régiment, que nous avons vu faisant l'exercice sur la neige aux environs de la ville de Drontheim, est composé de quatre compagnies. Son uniforme est d'un vert foncé comme celui des chasseurs; mais le soldat, en petite tenue, est revêtu d'une redingote courte en drap ordinaire et de couleur grisâtre. Les patins sont armés de deux morceaux minces et effilés de bois de sapin; les bouts de devant sont un peu courbés et retroussés en l'air. Le patin du pied gauche est insensiblement plus court que celui du pied droit, et tous les deux sont assujettis aux pieds avec des cordons de cuir. Un fusil léger, suspendu à l'épaule par une courroie, et une épée poignard, sont les seules armes de ce régiment; mais chaque soldat est en outre muni d'un bâton ferré long de sept pieds, ressemblant parfaitement au bâton dont on se sert en Suisse pour visiter les glaciers. C'est à l'aide de ce bâton qu'ils se mettent en mouvement, accélèrent ou ralentissent leur course, et se tiennent en équilibre; lorsqu'ils veulent s'arrêter, ils l'enfoncent profondément dans la neige, et, en faisant face, ils s'en servent comme un point d'appui.

Le skie ou patin de neige des paysans norwégiens ou lapons diffère légèrement du patin militaire que nous venons de décrire. C'est une légère planche qui atteint quelquefois plus de deux mètres de long, mais dont la largeur ne dépasse celle du pied; elle est relevée à ses extrémités, qui se terminent en pointe; au milieu, la planche a une épaisseur double. C'est en cet endroit, formant une espèce d'exhaussement, qui se pose le pied qui, enveloppé de son épaisse chaussure, est maintenu par une bride en cuir.

La Frise est inhabitable pour toute personne qui ignore l'art de patiner. Les Frisons patinent plus souvent qu'ils ne marchent, et ils excellent dans ce gymnase qui leur est indispensable, puisque leurs canaux restent gelés plus des trois quarts de l'année. Le moutard frison se tient à peine sur ses jambes qu'on le chausse de la semelle à lames, et on le lance sur la glace: à dix ans, un Frison est déjà un habile patineur, mais il n'est devenu vraiment un artiste qu'entre vingt et trente ans. C'est alors qu'on voit ces Frisons, si lourds, si indolents, si disgracieux dans la vie triviale de chaque jour, se transformer dès qu'ils ont chaussé le patin, et devenir agiles, gracieux et aussi vites sur la glace qu'un oiseau fin voilier dans les airs.

La vitesse ordinaire d'un bon patineur frison est double de celle d'une voiture attelée de chevaux de poste, et, en deux heures et demie, trois heures au plus, il lui est facile de parcourir une distance de douze lieues, la lieue hollandaise étant fixée à près de six mille mètres.

Les clubs de patineurs sont très nombreux en Hollande. Le grand club réside à Leenwarden (Frise). Le prince d'Orange s'en est réservé le patronage.

Les Viennois sont des patineurs déterminés. Les déversoirs du Danube, les parties basses que l'Angarten inonde, les lagunes qui entourent le Prater, sont le théâtre de patinages vraiment hardis. Mais la glace la plus fréquentée, à Vienne, est celle du Belvédère; elle est cependant étroite et encombrée; c'est ce qui a habitué les Viennois à se satisfaire de cercles imparfaits, de pas ébauchés et de retours marqués par un saut.

Les anglais ont fait du patin un art fini. Ils ont formé une société de patineurs, que le prince Albert présida tant qu'il vécut.

Les Anglais patinent en redingote. Cela ne les rend ni moins roides, ni moins gourmés. Ils réussissent admirablement les pas raccourcis et ont pour habitude de figurer au dessus de leur tête, avec leur *stick*, les pas que leurs patins exécutent.

A Londres, les accidents du patin ont fourni l'occasion d'une police industrielle assez singulière. Dès que les bassins des parcs et *Serpentine river* sont solidifiés, les sportsmen de la glace accourent et chacun brigue l'honneur de déflorer le cristal vierge et fragile. D'être imprudent, personne n'y manque, et les accidents ne font pas défaut. L'industrialisme s'en mêle, et sur les berges sont établis des sauveteurs qui surveillent les téméraires, repêchent les victimes et battent monnaie du courage et du dévouement qu'ils déploient dans l'affaire.

Le patin, pendant l'hiver, est la comédie de saison de toute l'Angleterre, et presque tous les jours on voit s'organiser à Hyde-Park, sur la Serpentine glacée, des fêtes charmantes qui jamais ne se ressemblent. Après

la fête du jour vient la fête de nuit bien plus attrayante et populense.

En France, soit dans la capitale, soit dans les provinces, on patine spontanément, et nous apportons à cet exercice l'agilité et les dispositions gymnastiques qui nous caractérisent. Le Parisien surtout patine avec élégance et grâce, malgré le peu de temps qu'il peut consacrer à cet art qui exige une pratique précoce. Des difficultés, le Parisien n'en connaît pas. Tout ce qui se fait à l'étranger, il l'exécute; seulement il pratique plus en grand, et n'est bien à l'aise que sur de vastes glaces où il puisse déployer son jeu un peu théâtral et faire miroiter son costume un peu trop à effet.

Les étangs de la Glacière étaient autrefois le rendez-vous de la mode; on y jouissait parfois d'une glace vierge; quand un bassin était crevassé, on passait à un autre. Ces bassins sont aujourd'hui amoindris, incommodes et désertés. On n'y rencontre que des glisseurs, des sellettes et des débutants.

Les bassins de la Villette, de la Gare et du canal de l'Ourcq, présentent un cours étendu et de belles glaces; mais ils ont été l'occasion de trop d'hécatombes pour qu'on les visite de longtemps sans panique importune.

Les magnifiques bassins de Versailles sont très-visités; ils sont propices aux élans de toute volée, aux gigantesques *dehors*. L'espace est immense et l'on s'étonne chaque année de n'y point voir célébrer quelque fête d'hiver officielle qui rappelle les splendeurs de Louis XIV.

L'étang Coquenard, près d'Epinau, a été remblayé, et l'on n'y rencontre que les locomotives du chemin de fer du Nord qui, été comme hiver, y patinent à toute vitesse.

Le lac d'Enghien, cette miniature de la Suisse, est encore le bassin le plus admirable et le plus artistement agencé que puisse rêver le patineur. Il est plus rapproché et plus spacieux que les bassins de Versailles; mais la mode parisienne ne l'a point encore élu.

Le bois de Boulogne a eu ce privilège. Sa glace est large, l'administration y est pleine de sollicitude; grâce à elle, l'espace est net, propre, toujours déblayé et balayé. Quand la glace ne présente pas assez de consistance, les surveillants écartent les téméraires; les sellettes sont sévèrement éloignées. Le glisseurs sont l'objet d'une attention toute particulière. Ce sont d'habitude des enfants en sabots qui ne peuvent pas toujours acheter des patins, et qui, cependant, ne sont ni les plus maladroits ni ceux qui s'amuse le moins.

On avait négligé d'abord d'installer sur les bords du lac une ambulance pour les novices qui se laissent choir et qui prouvent à chaque instant qu'il n'est pas moins dangereux de glisser sur la glace que sur le gazon; mais cette négligence a bientôt été réparée. Maintenant, chaque jour, tant que la glace est dure et large, une ambulance est établie sur les berges, et les sauveteurs veillent sur tous les points.

Par une sage prévision, on ménage une nappe d'eau qui, le soir, est versée sur la glace de manière à l'arroser et à la recouvrir à la hauteur d'un pouce sur toute la surface; cette eau se congèle pendant la nuit et rend à la glace sa force, son élasticité, sa virginalité consistance.

On patine en Espagne, à Madrid notamment. Une société s'y est même organisée, composée des premières familles de la noblesse et de la bourgeoisie. Les étangs du Retiro forment de magnifiques bassins et sont spécialement consacrés aux exercices d'hiver. Au reste, toute l'Espagne regorge de sportsmen qui patinent et fort artistement, et, qui mieux est, en musique; l'orchestre vibre tout entier aux doigts des patineurs, et le bruit des castagnettes accompagne le pas; mais les glaces de Madrid ne durent souvent que l'espace d'un matin.

AUGUSTE MARCADE, Rédacteur-Gérant.

MOUVEMENT DU PORT DE MONACO.

Arrivées du 14 au 20 janvier 1865.

ST-JEAN.	b. St-André, c. Giaume,	id.
CETTE.	b. Annonciation, c. Vensan,	vin
NICE.	b. Conception, c. Ginocchio,	fer
ID.	b. St-Louis, c. Arigo,	m. d.
ID.	b. La Raja, c. Rossi,	id.
MARSEILLE.	b. Ernest-Emilie, c. Palmaro,	id.
ID.	b. Bon Etienne, c. Chaïse,	id.
ST-TROPEZ.	b. Eleïre, c. Vialé,	vin.
NICE.	b. St-Joseph, c. Bregliano,	m. d.
ID.	b. Ste-Sophie, c. Gioan,	id.
ID.	b. St-Joseph, c. Palmaro,	id.
ST-TROPEZ.	b. Aigle Impériale, c. Palmaro,	vin
STE-MAXIME.	b. Sylphide, c. Corras,	id.

Départs du 14 au 20 janvier 1865.

ST-JEAN.	St-André, c. Giaume,	id.
----------	----------------------	-----

MENTON. b. *Annonciation*, c. Vensan, vin
 FINALE. b. *Conception*, c. Ginochio, fer
 BORDIGHIERA. b. *St-Louis*, c. Arigo, m. d.
 VINTIMILLE. b. *La Reja*, c. Rossi, id.
 MENTON. b. *Ernesi-Emilie*, c. Palmaro, id.
 ID. b. *Bon Etienne*, c. Chaise, id.
 VINTIMILLE. b. *Elvire*, c. Viale, vin
 ARMA. b. *St-Joseph*, c. Bregliano, m. d.
 MENTON. b. *Ste-Sophie*, c. Gioan, id.
 ID. b. *St-Joseph*, c. Palmaro, id.
 MENTON. b. *Aigle Impérial*, c. Palmaro, id.
 NICE. b. *Sylphide*, c. Corras, id.

CASINO DE MONACO.

Dimanche 22 Janvier

CONCERT

Sous la Direction de

M. EUSÈBE LUCAS

PROGRAMME DU SOIR.

PREMIÈRE PARTIE.

Marche du Songe d'une nuit d'été MENDELSSOHN.
 Le Dieu et la Bayadère, Ouverture AUBER.
 Marche funèbre CHOPIN.
 Ouverture de la Fille du régiment DONIZETTI.

DEUXIÈME PARTIE.

Ouverture de *Sémiramis* ROSSINI.
 Les Roses de Noël, valse de concert GUNG'ER.
 Fantaisie sur le *Trovatore*, exécutée sur le Cornet à pistons par M. Delpech ARBAN.
Calemberg-Polka E. LUCAS.

Bulletin Météorologique du 15 au 21 janvier 1865.

DATES	THERMOMÈTRE CENTIGRADE			ÉTAT ATMOSPHÉRIQUE	VENTS
	8 HEURES	MIDI	2 HEURES		
15 janv.	8	12	13	beau	ven.
16	6	11	12	id.	id.
17	5	10	11	id.	id.
18	6	10	10	id.	id.
19	5	10	11	id.	id.
20	10	11	12	id.	id.
21	8	10	11	pluie	nul.

La Liqueur des Bénédictins de l'abbaye de Fécamp, qui date de 1510 et sur laquelle vient tout-à-coup de se porter l'attention du public, nous paraît justifier pleinement la préférence qui lui est accordée. Netteté de goût, onctuosité franche et bien fondue, bouquet délicieux qui s'améliore en vieillissant, telles sont au point de vue de la table les précieuses qualités de ce produit, qui possède en outre des vertus anti-apoplétiques, apéritives, digestives et anti-spasmodiques, reconnues et appréciées depuis plusieurs siècles.

C'est en résumé une bienfaisante et agréable liqueur que l'on peut recommander aux estomacs faibles aussi bien qu'aux palais délicats. (B)

La Monographie des Hémorrhoides, par le docteur LABEL, opère aujourd'hui une véritable révolution dans la presse médicale. Il n'est question que de guérisons bien authentiques d'une maladie réputée incurable. 1 vol. in-8°, prix: 4 fr. en timbres, 14, rue de l'Échiquier, Paris. Consultat. Affanch. 26-6

LA PATERNELLE.

Compagnie Anonyme

D'ASSURANCES GÉNÉRALES SUR LA VIE, CONTRE L'INCENDIE, ETC.
 ASSURANCE DES ENFANTS.

A. DALBERA,

Agent de la Compagnie dans la Principauté de Monaco.

Blanchissage & Racommodage à neuf de Dentelles
 Rue de l'Église, 5, Monaco.

Lundi 23 Janvier 1865, à 8 heures précises du soir,

GRAND CONCERT

DONNÉ PAR

M. D. ALARD,

Professeur au Conservatoire Impérial de Paris, Violon Solo de S. M. l'Empereur,

M^{lle} A. PESCHEL, PIANISTE

M. OUDSHOORN, VIOLONCELLISTE,

et

L'ORCHESTRE DES BAINS sous la Direction de M. EUSÈBE LUCAS.

PROGRAMME.

PREMIÈRE PARTIE.

1° ZAMPA, Ouverture HÉROLD.
 2° CANTABILE et FINAL du 5° Concerto, exécutés avec accompagnement d'Orchestre par M^{lle} A. PESCHEL H. HERZ.
 3° ANDANTE de la Symphonie en Ut mineur BEETHOVEN.
 4° FANTAISIE sur des motifs de *Guillaume Tell*, composée et exécutée par M. D. ALARD.

SECONDE PARTIE.

1° RUY-BLAS, Ouverture. F. MENDELSSOHN.
 2° FANTAISIE burlesque sur *Maître Corbeau*, exécutée par M. OUDSHOORN. SERVAIS.
 3° (A) IMPROMPTU { exécutés par M^{lle} A. PESCHEL. F. CHOPIN.
 (B) ÉTUDE-CAPRICE { De BÉRIOT Fils.
 4° FANTAISIE sur des motifs de *Robert le Diable* composée et exécutée par M. D. ALARD.

CORRESPONDANCE

ENTRE NICE ET MONACO.

Durée de la traversée: 1 heure. SAISON D'HIVER 1864-65.
 SERVICE DES BATEAUX A VAPEUR.

DÉPARTS DE NICE:

1^{er} départ 11 h. du matin (Bull-Dog)
 2^{me} id. 1 h. du soir (Palmaria)
 3^{me} id. 4 h. (Bull-Dog)
 4^{me} id. 6 h. (Palmaria)

DÉPARTS DE MONACO:

1^{er} départ 9 h. du matin (Palmaria)
 2^{me} id. 1 h. du soir (Bull-Dog)
 3^{me} id. 3 h. (Palmaria)
 4^{me} id. 10 h. 1/2 (Bull-Dog)

PRIX DE LA TRAVERSEE (EMBARQUEMENT ET DÉBARQUEMENT COMPRIS):

Sur le BULL-DOG 2 fr.; — sur la PALMARIA 4 fr. 50 cent.

Les Billets de passage sont délivrés au bureau de l'Agence situé sur le Port.

Des omnibus spéciaux partant du quai du Pont-Neuf, à côté du Café de l'Univers sont affectés à desservir chaque Départ et chaque Arrivée des bateaux.

SERVICE EN VOITURES

DÉPART CHAQUE JOUR: { DE NICE, à 10 heures du matin.
 { DE MONACO, à 8 id.

Le bureau des voitures est situé quai du Pont-Neuf, à côté du Café de l'Univers.

CORRESPONDANCE ENTRE MONACO & MENTON

DEUX DÉPARTS CHAQUE JOUR { De Monaco à 8 h. du matin et à 3 h. de l'après-midi.

EN VOITURE: { De Menton à 11 id. et à 5 h. id.

Prix de la place: 2 Francs. — Bureau à Menton aux Messageries Impériales.